Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **68 (1980)**

Heft [4]

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DOSSIER

« L'homme est le seul animal qui se soit fait des voiles pour jouir de la nudité. »
Sully Prudhomme

La mode, vérité malgré elle

par Pierrette Micheloud

La mode n'est jamais hasard, elle fait partie d'un tout, à tel moment de l'histoire. Elle peut même, pour ceux qui savent décrypter les signes dont la vie est pleine, prendre valeur d'oracle. Un exemple impressionnant : l'**unisex.** Cette fusion du féminin et du masculin, dans la mode, est un produit typique de l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons. Cette énergie zodiacale est, en effet, celle de l'éveil à la conscience androgyne — disons plutôt **gynandre,** pour rectifier une erreur fondamentale que dénonce également le **credo** de l'antique Egypte, qui salue en la déesse Mat (de la Vérité) la mère de tous les dieux...

C'est ainsi que la mode, cette démonstration la plus flagrante du **paraître** (opposé à l'**être**), tout en nous rendant méconnaissable à cet être, nous démasque malgré nous. Au flux et reflux de ces vêtements qui nous habillent — ou nous déshabillent — s'exhibent nos instincts, nos désirs, nos refoulements, nos angoisses, en un mot, l'errance de l'inconscient. Il en résulte que l'apparence que nous donnons de nous-même au monde, se trouve être le reflet de notre véritable nature. C'est là que la mode fait fonction de psychanalyste : Vous, Madame, dotée d'une chevelure léonienne, vous donnez à vos vêtements l'amplitude qui correspond à celle de vos gestes, mais aussi de vos ambitions, ampleur océane, de couleur vive, soleil en plein midi, ou vermillon, ou bleu royal. Délire d'auto-estimation, emphysème du moi. Vous, que les idées reçues, les leçons bien apprises ont compartimentée, vous vous trahissez par une tenue stricte, sinon sévère, rebelle à la moindre touche de fantaisie. Et vous, conformiste de l'anticonformisme ? Vous ne pouvez tricher non plus, fût-ce en vous appliquant au débraillé le plus outrancier. Il suffit d'un détail, comme ces fausses bretelles, cousues sur un chiffon de tissu servant de corsage, combien éloquentes à révéler un étriquement de l'esprit...

Jamais la mode ne fut si diversifiée qu'aujourd'hui. Réflexe d'auto-défense au conditionnement de la robotisation ? Les tentacules des cités-robots ne cessent de s'étendre, le milieu naturel est de plus en plus mutilé, arraché de lui-même, voire sophistiqué. Notre psychisme en subit le contrecoup. Nous sommes en train de perdre nos racines. Là encore la mode est significative. Promenons-nous un instant à Saint-Germain-des-Prés, creuset de la jeunesse internationale, nous y surprendrons, à travers une confrontation inouïe de modes personnelles, une nostalgie quasi tragique de la nature : cette robe au corsage strié noir et or avec, partant du col, deux pans de voile bleuté qui suivent les bras et viennent s'attacher aux poignets, évoque à ravir la libellule. De cette belle éphémère à la chèvre, il n'y a qu'un pas : des bas jusqu'aux cuisses, en laine blanche, puis, moulant les fesses, un collant noir sur lequel un pelage gris, thibétain, « reprend du poil de la bête ». Ce n'est pas tout, la demoiselle a même pensé aux cornes : deux petites tresses, à droite et à gauche du front forment deux demi-arcs. Un peu plus loin, encore sous le coup de cette gracieuse caprinée, nous voici face à face avec un de nos ancêtres anthropoïdes. Un gorille, ou tout comme. N'ayez pas peur, une espèce inoffensive, végétarienne, en plus, contrairement à son descendant plus évolué. Exterminée, ou presque, de la surface de la terre. Rétablir l'équilibre, combler le manque de ce chaînon écologique, on se fait alors un visage couvert de poils et l'on ouvre son blouson jusqu'à la ceinture en laissant au vent un torse en forêt vierge. Seuls points de repère de cette vaste pilosité en friche : les yeux et le nez.

Il s'agit aussi, par un dernier soubresaut de libre arbitre, de se distinguer de la masse d'acier. Chacun se fait sa propre mode. On ne sait plus quoi inventer pour paraître original. Modes de l'antimode, un air de carnaval, autre forme d'uniformisation.



« Dans ces dentelles, frous-frous, rubans... l'aveu d'une déchirante frustration. » (Modèle Philippe Salvet)

Comment être original quand on est coupé de ses racines originelles ?

Non moins nostalgiques, ces robes de grand'mère que les jeunes filles exhument des malles. Les boutiques-greniers prolifèrent, étalant leurs neuves vieilleries. Il n'y manque que l'odeur de naphtaline. A première vue, antidote contre la technocratie. Ce n'est pas que cela. De ces dentelles, frou-frous, rubans, jabots, capelines fleuries, comme de ces casquettes et chapeaux-melons de grand-père, cols cassés, costumes à basques (car le phénomène est identique chez les garçons), toute cette mode **rétro** crie l'aveu d'une déchirante frustration. On leur a tué leur enfance, comme on a tué Dieu. On les a fait sauter à pieds joints de l'âge du nourrisson, à celui de petit « crac » du savoir et de l'expérience. Un refuge : l'ancien temps, ce comble sous les toits, le grenier, où l'on retrouve l'enclos protégé du paradis matriciel.

Mais tandis que l'adolescence cherche à se sécuriser en ressortant la garde-robe de leurs arrière-grands-parents, il n'est pas rare de rencontrer des mères qui jouent à la fillette. Quel drame grondait-il sous les atours de celle-ci, déjà vieillissante ? Sa jupe enfantine, ses chaussettes blanches, ses tresses enrubannées ?... Une jeune fille, qui la dépassait d'une tête l'accompagnait, habillée d'un tailleur tout ce qu'il y avait de plus classique. Je me trouvais avec elles au coin du boulevard, attendant de pouvoir le traverser. C'est là que j'ai entendu la jeune dire à la dame-fillette : « Maman ».

(suite p. 14)

DOSSIER

La mode, une

Qui est derrière ?

La mode, ça nous tombe dessus chaque année, comme descendue du ciel, juste au sortir de l'hiver. Les quotidiens en font au moins une ou deux manchettes, les hebdomadaires s'y jettent à pages perdues, même les actualités télévisées consacrent quelques instants aux dernières collections. Mais aù juste, qui est derrière ?

Ceux qui font la mode appartiennent à plusieurs professions, qui interviennent chacune à un moment distinct de sa création. Avant les années 60, les choses étaient plus simples. La mode était décidée par les grands couturiers, et pour cette raison-même, était réservée à une petite élite vestimentaire... et financière. Il fallait plusieurs mois au moins, voire plusieurs années pour que leurs innovations gagnent d'autres couches de la population ; la confection, tant bien que mal, et avec beaucoup de retard, reprenaient les idées maîtresses des grands couturiers au moment où ceux-ci en lancaient déjà d'autres.

Surgit une nouvelle industrie, le prêt-à-porter, qui va radicalement bouleverser les données du problème. Initialement, cette industrie se distingue clairement de la haute couture *et* de la confection. Les créateurs attachés aux entreprises donnent à la mode industrielle un style propre. Puis peu à peu, les catégories vont se mélanger. Les grands couturiers, submergés par cette concurrence, cèdent des licences de fabrication à des industriels afin de lancer, eux aussi, un prêt-à-porter... de luxe. Et réciproquement, les créateurs du prêt-à-porter se détachent des entreprises, deviennent indépendants en créant leurs propres modèles.

La création d'une mode

Actuellement, ceux qui créent une mode sont les créateurs, et les stylistes. S'ils sont attachés à une maison ancienne, les créateurs renouvelleront, plutôt qu'ils innoveront, un style déjà connu dont ils doivent assurer au-delà des modes, la permanence. D'autres, les « stylistes-créateurs », sont plus indépendants dans leurs innovations ; chaque collection constitue, en elle-même, une mode nouvelle. Les stylistes « new-style », enfin, retiendront des uns et des autres les principales tendances. C'est peut-être dans les créations de ces derniers que seront le mieux définies les caractéristiques de la mode nouvelle, puisque leur tâche consiste à percevoir, assimiler et reproduire enfin les points forts de la mode suggérée par les créateurs.

L'arbitraire

Imaginée d'abord par les créateurs, redéfinie ensuite par les stylistes, la mode est avant tout arbitraire : elle ne répond, au demeurant, à aucune exigence externe à elle-même, si ce n'est de rompre avec la précédente.



On va finir par croire qu'on s'est donné le mot !



Modèle Nina Ricci

La mode dispose aujourd'hui de moyens de diffusion tels qu'elle peut, en une saison, modeler le goût d'un continent à son avantage. Des couleurs dédaignées depuis plus d'une décennie affriolent tout soudain des millions d'acheteuses : en 75 encore, le brun est honni ; le prune ? qu'est-ce que c'est ? le violet ? pour les vieilles dames ! et le rose ? — importable. En 76, il n'y a plus que du brun, en 78 on raffole du prune, en 79, on adooore le violet et, à ce qu'il paraît, les femmes n'aimeront en 80 plus que les tons layette. Au sein du *fashion-group,* chacun le sait bien : des goûts et des couleurs on peut discuter.

Dans ces formes, ces matières et ces couleurs qui ressurgissent, faut-il voir autant de résurrections venant accroître encore la liberté des femmes dans le choix de leurs vêtements ? Certainement pas. En règle générale, l'année nouvelle « n'ajoute » rien à l'année passée : une mode en chasse l'autre, incontestablement. Lorsque les pantalons se serrent aux chevilles, cela n'enrichit en tout cas pas d'une coupe supplémentaire le choix des assortiments des boutiques. Cela enrichit en revanche, les œuvres de bienfaisance d'une cargaison de 100 000 paires de jeans à pattes d'éléphant.

Les moyens de la tyrannie

Pour transformer des tendances nouvelles en des normes tyranniques, la société de consommation, dotée d'un système développé de communication de masse, offre à la mode sa meilleure arme : le matraquage. Il faut, avant, qu'un certain consensus se crée au sein du fashion-group ; les créateurs doivent dégager, au-delà de leurs styles particuliers, des tendances communes à respecter. Ainsi, à part quelques vilains petits canards qui continueront à en faire qu'à leur tête, on retrouvera chaque saison chez l'ensemble des couturiers des obsessions communes, pas plus d'une dizaine en tout, mais abondamment exploitées dans toutes les collections. Evidemment, moins il y aura de ces caractéristiques « mode », plus elles seront tyranniques. La règle du matraquage est de dire peu, mais souvent.

Les prétextes

Si la mode s'affiche parfois comme telle, elle préfère le plus souvent chercher des justifications extérieures à elle-même, comme si elle répondait à d'autres exigences que celle de relancer annuellement la consommation. Ainsi est-elle fréquemment présentée comme la grande libération des contraintes de l'année précédente, « soulageant » en cela les désespoirs inavoués de toutes les femmes. Le journal « Biba » lance ainsi les printemps 80 :

L'hiver est bientôt fini. Jetons nos grosses laines aux orties. La belle saison revient et, profitons-en, les créateurs (Biba n° 1) nous veulent jolie - une fois n'est pas coutume ! Ils nous rendent notre corps. Tout est à sa place. Plus d'épaules de débardeur, ni de loufoqueries rétro. La femme a désormais

La mode cherche aussi à se rationnaliser, soit en donnant un but à tel vêtement :

Pour courir, une jupe en forme, deux poches de (Elle n° 1781)

Vareuse version jean. Un bon vêtement de base pour celles qui se déplacent beaucoup et par tous les (Biba n° 1)

ON PART EN WEEK-END

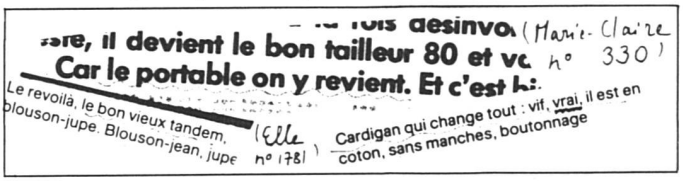
Point de départ, une tenue de voyage

(Album de Marie-Claire n°66)

tyrannie anonyme

DOSSIER

soit en proclamant simplement le retour à la raison, soit au confortable, au « portable », au « vrai » vêtement :



Comme si l'on ne pouvait plus courir, ni se déplacer beaucoup, ni être confortable depuis dix ans ! Il faut saluer alors cette nouvelle mode rationnelle comme une apparition salvatrice.

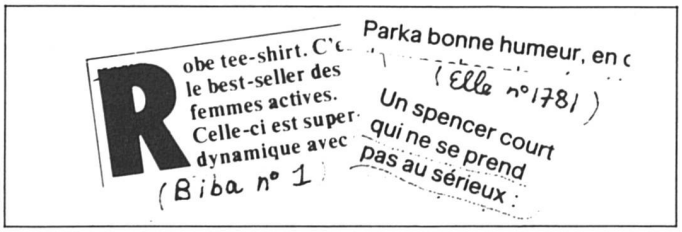
L'identification

Il existe un autre moyen remarquable de la tyrannie de la mode : se sont les procédés d'identification. Les irrésistibles mannequins participent évidemment à ce mode de tyrannie. Mais il en est d'autres que l'on pourrait résumer sous le seul principe de la « mise en situation ». *Vogue,* par exemple, aime à présenter ses collections dans des décors somptueux (celles de mars sont à Versailles ! Mais oui, rien que ça). Pour ses autres modèles, le journal décrète des « conditions » pour lesquelles ils sont faits :



Ainsi les robes proposées invitent à une identification sociale : si vous avez des cocktails chic, vous avez trouvé la tenue qu'il vous faut, mais *aussi:* si vous avez cette tenue vous êtes une femme à cocktails chics.

Il y a d'autres variantes encore à l'identification. Le mannequin au téléphone, stylo en main, fera rêver les ménagères de prendre le style PDG. Les cadres psychologiques :



ont aussi la même fonction, soit mettre en corrélation une humeur, *votre* humeur s'entend, avec une tenue particulière. Les cadres exotiques, enfin, constituent la dernière trouvaille de ce procédé : quel catalogue ne montre pas aujourd'hui leurs mannequins à Ouarzazate ou à Acapulco ? Histoire de faire croire qu'en cette « robe indigo à petites fronces-plastron » on devient aventurière, globe-trotteur, mystérieuse.

Fatalité, quand tu nous tiens

S'il existe bel et bien un consensus au sein du fashion-group, il doit vraisemblablement se négocier dans des arrières-boutiques obscures. Quand bien même l'on trouve d'étranges similitudes entre les différentes collections, on n'imagine mal une concertation préalable des couturiers, dont personne ne parle jamais... Ainsi ces ressemblances qui seront les piliers de la mode future semblent résulter d'une rencontre fortuite de grands esprits, d'un heureux « hasard » les mettant d'accord.

Les mots d'ordre de la mode déferleront ensuite en chaîne sur tous les échelons de l'industrie vestimentaire, en s'éloignant toujours plus de leur foyer d'origine. Celle-ci finit par se perdre dans un ailleurs indiscernable, inconnu... Faute d'auteurs, on a tôt fait alors de voir en la mode le fait de la fatalité. Journaux, vendeurs, et consommateurs se réjouiront ou se plaindront qu'« on » a racourci les jupes et décintré les robes. Jamais « ils ». Toujours « on ». Les faiseurs de mode sont désormais confondus avec une destinée historique, une « condition vestimentaire » inéluctable et sans pitié à laquelle, bon gré mal gré, il faut se plier en silence. Rien de plus invincible que l'autorité qui sévit en se cachant à l'ombre des dieux.

Des plumes qu'on laisse

Que l'on ne vienne pas raconter, après ça, que les femmes sont « libres » face à la mode. Avec le matraquage assurant sa diffusion, on peut perdre jusqu'à la conscience de ses propres goûts, et perdre de vue aussi qu'en se soumettant aux ordres de la mode, c'est non pas à une fatalité que l'on obéit, mais à un gang de vingt despotes faisant la loi chaque année.

Deuxièmement, la mode n'est peut-être pas « obligatoire » au sens propre du mot. Il ne reste pas moins que les alternatives possibles sont définies *par rapport* à elle, toujours elle. Si l'on ne s'en soucie pas, on est démodée, ou l'on est liée, pire encore, au conformisme d'une anti-mode.

Ensuite, la mode s'est vue attribuer de surcroît un âge idéal : la mode est jeune, fait jeune, exige la jeunesse.

Enfin la mode institue les critères de la féminité, relégant le reste dans une catégorie douteuse et asexuée. Les canons de la femme actuelle, annuelle, à la mode, sont pour beaucoup les canons de la femme tout court.

La seule échappatoire à ce monstre vorace se trouve sans doute dans ces quelques îlots d'une mode parallèle et intemporelle, qui ne correspondent ni à une saison ni à une année mais seulement à un genre. A défaut de préserver leurs adeptes d'un « cataloguage » immédiat, (féministe, écolo, ou même, tout aussi intemporel, le style « bon genre » ou jeune cadre), ces façons de s'habiller ont au moins l'avantage de correspondre à autre chose qu'aux ordres d'en haut. Sans doute dans ces phénomènes que l'on pourrait appeler d'extra-mode, est-il possible de refuser la tyrannie des créateurs et « se ressembler soi-même », comme dit Hélène Cixous, afin que l'habillement redevienne « un geste de connaissance de soi »... et rien d'autre : c'est déjà bien suffisant !

C. Chaponnière



Moi les raies ça me grossit...



Modèle Nina Ricci

Une mode féministe

Vers 1850, une féministe américaine lança une mode nouvelle qui eut un énorme retentissement : tout le monde, même en Europe, savait ce qu'était le « bloomerisme », le « bloomer-costume » et les bloomers, nom commun qu'on trouve aujourd'hui dans le supplément du Grand Larousse — le mot qui désigne des pantalons larges, a mis cent ans pour entrer dans le dictionnaire ! —

Ecoutez l'histoire de ces « bloomers » !

Amelia Bloomer était la rédactrice d'un journal « The Lily » qui luttait contre l'alcoolisme. Ce sont essentiellement des femmes qui luttèrent contre l'alcoolisme et la prostitution et, voyant qu'elles n'avaient aucune audience, elles devinrent d'ardentes féministes réclamant le droit de voter et de faire des lois.

Amelia Bloomer vit arriver un jour une de ses cousines qui rentrait d'un voyage en Europe : sa cousine grimpait l'escalier en courant vers elle, attrapant dans ses bras un enfant au passage. Amelia fut stupéfaite. Une femme de l'époque, vêtue de corset, de jupons nombreux et de crinolines ne pouvait courir ! ne pouvait attraper un enfant dans ses bras ! ne pouvait se mouvoir, aisément. En fait, Libby, la cousine avait adopté un costume qu'elle avait vu... en Suisse dans une station où les curistes se promenaient ainsi : des pantalons bouffants et une robe courte. Amelia Bloomer, immédiatement séduite par cette tenue, la lança dans son journal, en montra tous les avantages. Le costume — qui prit tout naturellement son nom — fut ressenti comme une libération par toutes celles qui osèrent le porter.

Amelia Bloomer devint célèbre, on lui offrit des cachets importants pour donner des conférences à Londres, mais elle refusa et ne mit jamais les pieds en Europe. Toutefois son nom fut dans toutes les bouches, il y eut à Londres en 1851 des cortèges, des manifestations, des conférences où l'on se bousculait pour voir le costume et en entendre parler. Les journaux en parlaient sur tous les tons : enthousiaste, moqueur, scandalisé... les caricatures furent nombreuses.

En fait le même genre de costume avait été porté plus tôt par les St Simoniennes, sans faire autant de bruit.

S. Ch



Amelia Bloomer et son costume.

Mode et

Il y a toujours eu la mode. On peut affirmer que chez les habitants des grottes de Lascaux ou d'Altamira, il fallait agrafer sa peau de lynx sur l'épaule gauche (seul le chef et le sorcier avaient droit à l'épaule opposée).

Christine et Marie-Rose, 14 et 15 ans

— *Je vois, Mesdemoiselles, que vous êtes toutes deux vêtues de jeans et de chandails, ce qui est la tenue idéale pour circuler en vélomoteur. Mais dites-moi si la mode vous intéresse, les revues, les photos de mode dans les magazines ?*

— Ah non, alors, pas du tout. Nous sommes toutes les deux en première scientifique du collège de Genève, et ces histoires de jupes plus courtes ou plus longues, nous on trouve ça idiot.

— *Alors vous achetez n'importe quels pantalons, n'importe quels blousons ?*

— Mais non, voyons ! Il y a des couleurs qui se portent, et puis on ne pourrait plus mettre de jeans évasés du bas parce que c'est devenu ridicule.

— *Vous voyez bien ! Et si votre classe organise une boum un samedi soir, est-ce que vous vous habillerez différemment de ce que vous portiez le matin ?*

— D'abord, on s'habillera moins chaudement (rires de ces demoiselles) et puis, ça dépendra si nos mères nous voient partir et exigent qu'on mette une jupe ou des collants. Mais franchement non, nous nous habillons différemment seulement lorsque nos mères se fâchent. L'important, c'est d'être confortables et que les garçons ne fassent pas de commentaires.

J'invente, bien sûr, mais les ethnologues savent que dans les tribus africaines non encore touchées par l'occidentalisme, les costumes, les bijoux et les tatouages sont rituels et d'après l'âge et le sexe.

Passons au déluge

Sans prétendre à un historique du costume et en ne remontant qu'au Moyen Age, on voit les lignes conductrices de la mode : elle naissait dans les milieux exaltés par excellence, les cours des rois et des grands seigneurs.

Marie-Solange de C., 39 ans, sans profession

— *Marie-Solange, vous êtes toujours d'une élégance parfaite, toujours si nette et des vêtements bien coupés, inutile de vous demander si la mode vous passionne.*

— Passionnée, non, ma chère ! Disons que je considère un peu comme un devoir envers mon mari d'avoir l'air aussi chic que possible. Comme vous le savez, il a des relations d'affaires importantes, je dois beaucoup recevoir, et surtout donner l'impression que tout va pour le mieux dans ses tractations.

— *Donc, la mode ne vous intéresse pas en elle-même, mais plutôt comme symbole de réussite et de prospérité ?*

— Vous allez un peu loin, je trouve très amusant d'assister à des défilés de mode, de découvrir des robes ravissantes moins cher qu'ailleurs, mais il est de fait que c'est aussi une obligation sociale. Imaginez que nous allions à un dîner d'ambassade, et que dans la chambre à coucher de l'ambassadrice, parmi tous les visons et loutres de mer j'arbore l'unique manteau de drap ! J'en mourrais de honte et tout le monde penserait que mon mari est au bord de la faillite !

— *Merci Marie-Solange de votre franchise, je ne peux pas m'empêcher de regretter un peu lorsque les femmes s'habillent pour l'effet qu'elles produisent plutôt que pour elles-mêmes...*

antimode

On a retrouvé le corps d'une petite princesse mérovingienne, morte au IX[e] siècle, dans un sarcophage de la crypte de Saint-Denis, la basilique royale près de Paris. Quelques brins de tissu, des lanières de sandales haut croisées, une boucle de ceinture en or, des bandelettes dans les cheveux permettent de reconstituer le merveilleux costume de la princesse Arnegonde, fille du roi Clotaire, que les dames de la cour essayaient de copier.

La mode, donc, naissait chez les seigneurs, descendait lentement chez les bourgeois, puis vers le peuple et les campagnes. Très lentement, sauf lorsqu'une reine de France voulait dissimuler une grossesse et que d'un jour à l'autre toutes les femmes portaient des paniers, ou bien lorsqu'un roi était menacé de calvitie (je pense à Louis XIII); du jour au lendemain toute une cour portait perruque, et celle-ci devenait symbole de grandeur et de dignité.

Gérard C., 34 ans, professeur de classe au collège de Genève

— *Dites-moi Gérard, vous avez la responsabilité d'une classe de maturité, donc d'un groupe entre dix-huit et dix-neuf ans. Est-ce que les filles sont coquettes avec leurs condisciples garçons ?*

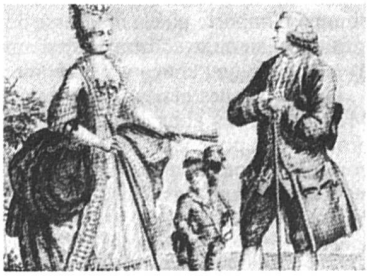
— C'est une classe dite d'études classiques, où les filles et les garçons sont à peu près également répartis. Ils ont un énorme effort à fournir en cette dernière année, et ils sont tellement habitués les uns aux autres qu'il est peu question d'intrigues sentimentales. Les filles s'habillent comme les garçons, unisexe ou presque, et comme je suis assez myope, je dois avouer que de dos je ne sais pas toujours si c'est une voix flûtée ou de rogomme qui va se faire entendre.

— *Mais vous-même, Gérard, pensez-vous aussi que ces détails vestimentaires n'offrent aucun intérêt ?*

— Mais absolument pas. Je peux même vous dire que je peux définir le jour exact où l'une des jeunes filles devient amoureuse : on voit soudain des cheveux brillants, des chemisiers tout frais, de petits foulards noués comme le disent les magazines... Personnellement ça m'enchante, c'est comme l'éclosion d'un papillon hors de sa chrysalide, et c'est chaque fois une expérience émouvante, que cette jeune fille qui soudain voudrait plaire. Je pense que l'indifférence à la mode est une affectation comme une autre et qu'au fond tous désirent plaire et épater un peu les autres.

Avoir l'air

L'idée était toujours d'avoir l'air le plus noble et le plus riche possible. Qui pouvait porter du drap ou du velours n'aurait jamais daigné porter bure ou droguet ; les hommes étaient quelquefois bien plus somptueux que leurs épouses (aux XVI[e] et XVII[e] siècles), les beaux officiers s'ornaient de plumes et de rubans. Mais les moines allaient nu-pieds, chaque métier se reconnaissait à l'habit, ce qui devait bien simplifier l'existence. Une faible trace de ces distinctions se retrouve dans les vestes de cotonnades des bouchers, aux trames différentes des boulangers et des charcutiers, etc.



La mode naissait chez les seigneurs...

L'antisnob : La Foux d'Allos

« Si vous aimez slalomer dans les bars avec Marie-Chantal, porter un anorak de chez Machin, n'allez pas à La Foux. Ici, l'habit ne fait pas le skieur, La Foux est une station de ski, pas une vitrine de mode. »

Voilà le meilleur exemple de l'anti qui devient le dernier cri de la pointe de l'avant-garde. Quand allons-nous redevenir anti anti, c'est-à-dire la grande originalité de l'extrême convention ? A force de vouloir être pareillement différents, semblablement mutants et toujours nouveaux, que va-t-il rester à explorer ?

Jean Baudrillart (la mode ou la féerie du Code) :
« On ne peut échapper à la mode puisque la mode elle-même fait du refus de mode un trait de mode. »

En 1950 d'ailleurs, on savait encore où l'on en était d'un seul coup d'œil, la banquière arborait un vison, le facteur un uniforme vaguement militaire, la marchande des quatre saisons un gros châle, et les Zofingiens une casquette blanche.

Et puis

Tout a changé aux USA dans les années soixante. Les enfants de l'abondance n'ont plus senti le besoin d'avoir l'air prospère puisque c'était devenu si banal ; la guerre avait marqué les parents, il fallait être aussi différents que possible, aussi semblables entre jeunes et surtout étonner le monde. Dans « Greening of America », ouvrage de sociologie écrit à cette époque, on interroge les jeunes pour tenter de comprendre. Pourquoi plus de jeunes filles en robe de tulle rose aux fameux « prom » bals de fin de scolarité ? *(Suite p. 14)*



...et descendait chez les bourgeois.

Gravure anonyme de 1788 B.N.

Florence C., 30 ans, tisserande

— *Vous êtes devant votre métier, Florence, et je vois que vous êtes en train de tisser une belle laine aux tons grège et blanc, douillette à la peau. Lorsque vous composez ces tons, ces entrecroisements de laine ou de coton, pensez-vous à la mode telle que les dictateurs de Rome ou de Paris nous l'ordonnent ?*

— Il faut suivre la mode ou s'en inspirer, mais en tâchant de rester intemporel dans les belles matières ou les belles formes. Voyez ce châle rouge, ou cette jupe noire que j'ai tissée : ces vêtements ne se démoderont pas puisqu'ils sont de tous les temps.

— *Est-ce que vous essayez d'innover ?*

— Les premiers manteaux sans manches, les gilets crochetés ont été créés par des artisans. Personnellement, je préfère à tout les matières simples et naturelles : la laine, le coton, le cuir. Un des privilèges de notre époque est de pouvoir mettre ce qu'on veut, pourvu que cela corresponde à votre caractère ou votre tempérament. Que l'on se sente soi-même, que ce soit en longues jupes ou en pantalons de velours côtelé.

— *Avez-vous créé vous-même quelque chose de tout nouveau ?*

— Regardez ce manteau : je l'ai crocheté, et brodé et rebrodé ensuite. C'est un paysage de rêve avec des arbres, un lac, un soleil, des teintes fondues qui s'harmonisent et composent à la fois un vêtement et un tableau. Etes-vous d'accord que c'est une création ?

— *Oui, Florence, et je regrette amèrement que mes cheveux grisonnants ne me permettent plus sans ridicule d'arborer des jupes aussi gaies, des écharpes aussi longues, des sabots aussi confortables.*

B. v.d. Weid

Pourquoi plus de petites socquettes blanches ni de jupes bleu marine plissées ? Parce que répondaient les jeunes, parce que nous voulons être tout le temps nous-mêmes. Notre mode sera confortable, unisexe, midi-minuit, et nous, l'air bien convenable, on s'en tape.

Aujourd'hui

Nous assistons à une gigantesque mayonnaise de tendances contradictoires. Sur cent mètres de trottoir on verra : une encore jolie femme dans un petit tailleur de grand couturier, une minette en jupe longue, manches à gigots et lunettes de grand-mère, une autre minette très future femme de PDG, une créature au sexe indiscernable, à cheveux blonds et flottants (plutôt un garçon, la pointure doit être 42), une vieille-dame-de-toujours en gris foncé et petit chapeau de feutre, un employé avec le harnachement classique, cravate et chemise rayée, un autre employé col roulé et bottes molles, tout est possible et surtout personne n'étonne plus personne.

B. von der Weid

Utiliser la mode... Oui Etre utilisée par elle... Non

Une opinion...

Les féministes passent souvent pour être mal habillées, mal coiffées, peu soignées. Elles ont, dit-on jeté leur soutien-gorge sur l'autel de la liberté. L'habit, elles s'en fichent. Ce qui compte c'est être à l'aise, se sentir bien, libérée. Dans un certain sens, elles ont raison.

On se souvient de l'antidéfilé de mode du Congrès de Berne en 1975. Attifées d'oripeaux les plus invraisemblables, accentuant avec humour les courbes du corps féminin, maquillées comme des clowns, une vingtaine de jeunes avait interrompu un vrai défilé d'une école de couture de Berne.

C'était là une réaction drôle et compréhensible contre la pression de la mode qui veut faire de la femme un objet de consommation. Par exemple l'industrie du prêt-à-porter crée chaque année de nouveaux modèles pour obliger les femmes à changer d'habits, de couleur, de longueur... pour augmenter les chiffres d'affaires.

Cette manipulation est canalisée par les magazines qui montrent et démontrent que la femme est faite pour être admirée. Et les femmes achètent ces magazines, y trouvent leurs règles d'achats, leur nouveaux besoins. Elles sont heureuses de se laisser manipuler. Il faut avouer que c'est agréable quand on a un porte-monnaie bien garni et du temps à perdre. Anne-Marie Dardigna dans « La presse féminine, fonction idéologique » décortique à merveille ce processus.

Le tout est d'aimer s'habiller pour soi, pour être en harmonie avec son entourage, ses activités. Utiliser la mode, d'accord. Etre utilisée par elle, non. Mais hélas ! dans une société de consommation, ce n'est pas si facile.

Jacqueline Berenstein-Wavre

(suite de la p. 9)

Si tous les cas ne sont pas aussi extrêmes, ils n'en révèlent pas moins un regret maladif de l'enfance. Et plus encore peut-être que la leur, ces femmes pleurent celle que leur enfant n'ont pas eue. Mais il y a aussi, en chacune, la peur que le mari ne la quitte pour une plus jeune. L'épée de Damoclès...

Modes de l'antimode, révolte de l'individu contre la « machine humaine » (Bernanos). Machine dont les engrenages le conditionnent jusqu'à sa façon de se nourrir, de procréer, ou de contre-procréer. Qu'il travaille à l'éclaircissement de sa conscience, il se libèrera tout naturellement des rouages broyeurs ! Au lieu de cela une agressivité sous-jacente dont la mode relève à sa façon la température : fureur des bottes qui, de toute évidence, ont une connivence occulte avec la guerre — si ce n'est avec elle proprement dite, avec un état d'offensive —, avec le sexe également. (Les prostituées bottées ne me contrediront pas) ; menace des chaussures de ski, véritables forteresses standardisées au modèle robot ; défi de l'enfer du collant de ciré noir du motocycliste... Nous n'en finirions pas de donner des exemples.

Thorstein Veblen, sociologue (1857-1929) définissait déjà la mode par **un gaspillage ostentatoire.** Elle le sera moins lorsque nous apprendrons à nous lire à travers elle. A la fois image et reflet, imposée en même temps qu'elle s'impose, signifiante autant que signifiée, la mode nous ouvre une voie d'investigation en nous-même.

P. Micheloud

Des meubles... des objets... des vêtements... qui vous encombrent ? ...alors faites appel à

LA RENFILE

Tél. (022) 41 11 70

Service gratuit de ramassage et récupération du

Centre social protestant - Genève

14, rue du Village-Suisse

Les petits objets ou les vêtements peuvent y être déposés directement.



Courrier des Lectrices

A Madame D.S.

Nous ne voulons pas engager une polémique sur l'art de vivre des paysannes genevoises et des employés qui travaillent dans les exploitations agricoles du canton.

Nous désirons cependant rectifier un certain nombre d'affirmations inexactes que nous pouvons lire dans l'article de D.S. en réponse à Mme M. Freymond (voir billet de la paysanne nos janvier et mars).

Les horaires indiqués par Mme D. S. comporte 12 h.1/2 de travail effectif par jour. Or le contrat type, que nous devons appliquer comme dans n'importe quelle entreprise, établi par la Chambre Genevoise d'Agriculture, organe officiel et conforme à la législation genevoise, est de 10 heures par jour. Pour les mois de juin — juillet — août, celui-ci est de 11 heures par jour. Nous ne sommes déjà plus sur la même longueur d'onde que Mme D.S. !

Les heures supplémentaires éventuelles se paient selon un tarif officiel établi par cette même Chambre.

Le samedi après-midi est obligatoirement libre ainsi que le dimanche, bien entendu.

Si l'ouvrier agricole n'est pas « au grand mois » cela signifie pour nous que nous devons le nourrir le samedi soir et le dimanche alors qu'il ne travaille pas, ce qui est son droit le plus strict. Par contre, nous devons être disponibles pour servir les repas. Comment pouvez-vous nous blâmer, dès lors, qu'un accord intervienne, souvent exigé par les travailleurs agricoles eux-mêmes, mais pas systématiquement, pour remédier à cet inconvénient ? Seriez-vous, Madame, prête à le faire chaque week-end, pendant les 9 mois de la présence des saisonniers à la campagne ?

Du même coup, l'image de la veillée au coin du feu, des parties de yass, etc. disparaît, en effet, ceux-ci rentrent dans leur pays en hiver.

Dans l'exploitation de Mme Freymond, idéale et idyllique, nous trouvons actuellement, elle vous le confirmera elle-même, un employé d'une cinquantaine d'années et une apprentie (le contrat d'un apprenti(e) agricole est encore différent).

Vous conviendrez que le mode de vie peut être autre, tout en étant agréable, et choisi volontairement, au pied du Jura, en montagne, à Genève aussi, où la campagne la plus éloignée de la ville est à 15 km au maximum.

En ce qui concerne la nourriture offerte et sur laquelle vous laissez planer un doute, nous aimerions vous faire savoir, Madame, que comme n'importe quelle maîtresse de maison, paysanne ou non, nous cuisinons, sinon avec beaucoup d'amour et de temps, en tous les cas, avec le désir que chacun mange avec plaisir et soit rassasié.

Les paysannes genevoises n'ont aucune leçon à recevoir de vous, Madame. Si des abus se produisent ici et là, ce qui est possible, n'en profitez pas pour jeter un discrédit sur notre profession que nous ne considérons pas comme une forme d'esclavage, ni pour nous, ni pour les employés qui travaillent sur l'exploitation. Aussi étrange que cela puisse vous paraître, ceux-ci nous les apprécions et nous les respectons.

Pour l'Union des paysannes genevoises : Gabrielle Félix